Isabelle Veyrat-Masson et alii. *Sous les images, la politique... Presse, cinéma, télévision, nouveaux médias (XX^e-XXI^e siècle)*

Paris, CNRS Editions, 2014, 396 p.

Sabrina Grillo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/22720>

DOI : 10.4000/mots.22720

ISBN : 978-2-84788-893-5

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 9 mars 2017

Pagination : 133-135

ISBN : 978-2-84788-892-8

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Sabrina Grillo, « Isabelle Veyrat-Masson et alii. *Sous les images, la politique... Presse, cinéma, télévision, nouveaux médias (XX^e-XXI^e siècle)* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 113 | 2017, mis en ligne le 09 mars 2017, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/22720> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.22720>

Comptes rendus de lecture

Sous les images, la politique... Presse, cinéma, télévision, nouveaux médias (XX^e-XXI^e siècle)

Isabelle Veyrat-Masson, Sébastien Denis, Claire Sécaïl.
Paris, CNRS Editions, 2014, 396 p.

Dirigé par Isabelle Veyrat-Masson, Sébastien Denis et Claire Sécaïl, *Sous les images* est le fruit d'un colloque qui se proposait d'analyser une seule et même problématique, à savoir les rapports entre l'image et le politique. À partir d'un angle d'approche plus novateur, le but était d'étudier à partir de divers corpus les représentations du politique dans les productions « imagièrès ». Dès sa présentation, Isabelle Veyrat-Masson donne le ton en revenant sur les pouvoirs de l'image, ses formes, sa polysémie et la transdisciplinarité des études qu'elle permet. La variété de l'ouvrage en rend compte grâce aux vingt-huit communications.

La première partie intitulée « Récits historiques du politique » étudie les messages politiques à partir de supports audiovisuels dont la thématique politique n'est pas initialement la raison d'être dudit support. Balayant plusieurs époques et aires géographiques, le panorama d'étude est assez riche et offre une réflexion sur la tension entre réalisme et fantaisie, entre télévision et politique, entre domaine privé et image publique. Sans tomber dans un schéma simpliste, les articles, en abordant des problématiques sous-jacentes à ces diverses dialectiques reviennent sur des constructions idéologiques. Ils analysent aussi l'évolution des sensibilités et des us et coutumes médiatiques dans le contexte d'une logique commerçante de la presse, une logique que Patrick Charaudeau avait qualifiée quant à lui de logique économique¹ conjointement à une logique symbolique.

Dans cette partie, les auteurs démontrent le pouvoir de l'image fictionnelle à des fins politiques, qu'il s'agisse de la potentialité des jeux vidéo et de leur capacité à s'imprégner de l'histoire et du réel ou de films ou de séries télévisées. La nature variée de ces supports expose comment l'image est un véritable relai de communication pour les politiques. On perçoit bien ce lien étroit entre réalisme et fiction visant à éclairer comment l'image modélise notre perception de la politique et des hommes qui la font vivre. On retiendra la définition du politique selon deux auteurs, Christian Poirier et Mélissa Thériault :

« Le politique comprend la politique, soit l'activité politique gouvernementale et partisane, ainsi que le politique, c'est-à-dire les dimensions de la vie

1. Patrick Charaudeau, *Les médias et l'information : l'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, 2005, p. 13

sociale que des individus sont amenés à qualifier de politiques, et ce en raison de la présence d'intérêts variés, de conflits et de relations de pouvoir. » (p. 136)

La seconde partie, « Communiquer le politique » interroge les recours à l'image dans le but de transmettre un message. Elle passe en revue diverses époques, questions et médias différents. Le lecteur replonge dans ce qu'il avait déjà oublié et se retrouve face à la vérité du toujours plus moderne en matière de technique. Le ton est engagé, déplorant l'inexorable glissement vers une politique des émotions en parallèle avec l'évolution des technologies qui a modifié la communication politique.

Ainsi, l'illustration de cette apparente décadence du sens de l'image politique vers une presse bien plus people, depuis les années 2000, nous met face à la portée de la dépolitisation de ces hommes et femmes politiques dont l'image est réduite à l'apparence ou l'affect. L'image, véritable outil de communication, produit même son propre discours grâce à sa fonction phatique et communicationnelle. Un bon exemple est traité par Jenifer Devresse qui montre comment Internet facilite la dérision du politique, évoquant des « mutations contemporaines du rapport à la politique » (p. 238). Comment ne pas citer le *buzz* de la vidéo de Nicolas Sarkozy au Salon de l'Agriculture, le 23 février 2008, dont l'énonciation éditoriale dramatisante est devenue populaire par la solidarité qui unit texte et image et leur diffusion.

Enfin, la dernière partie, « Images et engagement, engagements par l'image » revient sur la dimension publique de l'image et considère la perspective professionnelle de l'image. C'est très logiquement que des articles reviennent sur le statut du film documentaire et de son invitation à entrer dans une histoire imaginaire, interrogeant à la fois le discours filmique et la question de l'authenticité de l'image. Si l'image est manipulée alors l'opinion publique l'est aussi. Comment prétendre aller « sous les images » sans évoquer notre utilisation contemporaine et révolutionnaire des images en provenance d'internet et des téléphones portables notamment (cf. Gaby David). Le problème d'éthique quant à la notion d'appropriation dans le cas d'événements soudains ou de fuites d'informations politiques est soulevé à juste titre. Ainsi, les citoyens servent (desservent ?) les journalistes qui puisent sur ces plateformes les SMS ou les images de téléphone et sont à l'origine récemment de la création de grandes nouvelles.

Sébastien Denis et Claire Sécail concluent quant à eux sur la relation entre image et politique. Exposant brièvement un bilan global puis éclairant l'apport de chaque communicant, ils mettent en lumière les points communs de ce corpus si varié et rarement approché dans une même étude :

« Un double mouvement est en cours qui tend d'une part à abâtardir les disciplines en les mettant en relation, en les faisant muter ; et d'autre part à abâtardir les médias eux-mêmes, leur numérisation rendant toujours plus évidente une forme d'équité entre eux, chacun sur un créneau propre mais tous interconnectés. » (p. 390)

La minutie de l'ensemble des explications, jouant parfois de répétitions, dans un but disons esthétisant, contribue à faciliter le passage du texte que lit le lecteur à l'image, c'est-à-dire à la représentation qu'il peut se faire de ce qu'il est en train de lire. On peut déplorer parfois l'absence d'image dans certains articles. Les diverses recherches ont le mérite de proposer une approche double à la fois sémantique et sémiologique en dégagant le potentiel suggestif d'une image, les choix éditoriaux, la politique commerçante de la presse face à la politique et aux politiques. Elles ont ciblé un besoin d'analyser la réception des images dans le cadre de la relation au politique. Il s'agit bien souvent de potentiels électeurs qui tendent à se rapprocher de plus en plus des élus. Les citoyens ont eux aussi pris conscience des possibilités qu'offrent les « gadgets » de la révolution numérique qui élargit toujours plus la diffusion du réel en instantané. L'ouvrage est donc une réussite dans l'exposé de la multiplicité des champs traités et un exemple de travail transdisciplinaire, ce dont les spécialités de chaque communicant rendent bien compte. Il constitue un bilan de l'image qui nous entoure toujours plus et offre des codes de lecture au chercheur ainsi qu'au citoyen. Ce dernier, évolue aujourd'hui en même temps que l'*homo politicus* qui, selon Christian Salmon, est une sorte « d'artefact à l'image de n'importe quel personnage de série ou de jeu télévisé »².

Sabrina Grillo

Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires

Agnès Steuckardt (sous la direction de).

Uzès, Inclinaison, 2015.

Publié dans le cadre du projet « *Corpus 14* » sous la direction d'Agnès Steuckardt, l'ouvrage *Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires* constitue un apport original à l'abondante littérature scientifique que suscite la Grande Guerre à l'occasion de la commémoration de son centenaire.

L'ouvrage est d'abord remarquable parce qu'il repose sur un important travail documentaire, mené en amont de la publication : un vaste *corpus* de 650 lettres a été rassemblé, transcrit et annoté pour constituer un matériel à disposition des linguistes mais également des historiens et du grand public. Cet ensemble d'archives réunit la correspondance de dix scripteurs : sept poilus et trois femmes. L'essentiel est composé des échanges de deux familles héraltaises, celle de Laurent (299 lettres), de sa femme Joséphine (20) et de sa belle-sœur Louise (9), d'une part, et celle de Pierre (50 lettres), de sa femme Marie

2. Christian Salmon, *La cérémonie cannibale. De la performance politique*, Paris, Fayard, 2013, p. 10.

(40) et de son beau-frère Ernest (9), d'autre part. Un *corpus* plus modeste, destiné à être complété dans une seconde étape du travail, apporte un aperçu de la correspondance de poilus dans la France septentrionale : le fond documentaire de trois frères originaires de l'Ain fournit 189 cartes postales et cinq lettres proviennent d'un soldat de la Marne. L'une des premières réalisations du groupe de travail a ainsi été de rassembler une documentation éparse, entre les centres d'archives départementales et les greniers familiaux, dans le but de proposer à la communauté scientifique et au grand public – par le truchement d'une exposition et d'un hébergement du *corpus* en ligne³ – des ensembles épistolaires triés, numérisés et retranscrits dans le respect à la lettre des usages linguistiques des épistoliers. Par ailleurs, les lecteurs et les lectrices trouveront reproduite, dans la seconde partie de l'ouvrage, une soixantaine de lettres parmi les plus représentatives des procédés d'écriture mis en évidence dans les analyses linguistiques qui forment la première partie.

Outre ce travail de philologie numérique sur le matériau d'archives, le second apport de l'ouvrage réside dans l'entreprise de renouvellement du regard sur les correspondances de la Grande Guerre. Au point de départ du projet se trouve, en effet, le constat d'un certain désintérêt de l'historiographie pour les écrits de soldats « peu-lettrés », c'est-à-dire de Français n'ayant pas le certificat d'étude et étant peu rompus à la pratique épistolaire avant leur mobilisation sur le front en 1914. Sans doute, les écrits des poilus ordinaires ont-ils durablement été ignorés en raison de leur sous-représentation dans les fonds archivistiques ; les correspondances étant mieux conservées dans les milieux lettrés que dans les autres. Mais, pour les auteurs, cette connaissance lacunaire des courriers échangés dans les franges populaires s'explique surtout par le désintérêt des chercheurs, et des historiens en particulier, pour cette source. D'autant plus que ces lettres ont longtemps été soumises à des processus éditoriaux qui ont contribué à effacer leurs particularités linguistiques au profit d'une normalisation et d'une réécriture en « bon français ». En s'intéressant centralement à un *corpus* d'écrits de peu-lettrés, l'ouvrage dirigé par Agnès Steuckardt fait donc la double preuve de la fécondité d'une approche linguistique des objets traditionnels de l'histoire et de la pertinence des études de productions scripturales non conformes à la norme institutionnelle.

En effet, l'un des principaux points forts des treize contributions qui composent l'ouvrage réside, selon nous, dans l'analyse de la consubstantialité entre l'écriture des poilus ordinaires et leur passé de soldat. Se poser la question des particularités orthographiques, stylistiques, thématiques, syntaxiques, ou discursives de leurs écrits permet une compréhension de leurs réalités historiques et sociales, les premières étant constitutives des secondes.

3. L'intégralité du corpus est consultable à l'adresse suivante : <<http://corpus14.ortolang.fr/?root=Corpus14.xml>> (consulté le 24 janvier 2017)

Dans et par leurs lettres, les poilus racontent évidemment la guerre et le quotidien sur le front mais surtout, ils construisent leur position d'acteurs pris entre la guerre et la volonté de maintenir un lien avec leur village d'origine. En décryptant les caractéristiques linguistiques de l'écriture des poilus et leurs usages spécifiques du français, les auteurs enrichissent substantiellement la connaissance du quotidien des mobilisés et de leurs représentations, entre les petites histoires familiales et la grande Histoire.

Plusieurs contributions de l'ouvrage s'attachent, ainsi, à penser l'écriture épistolaire des gens « peu-lettrés » dans son contexte historico-social de production. La première Guerre Mondiale est le théâtre d'une explosion de la correspondance, permise par les dispositions de gratuité et d'acheminement du courrier mises en place par l'État. Au total, dix milliards de lettres sont échangées durant le conflit, comme le rappelle Simon Mercier dans son panorama historique de la production épistolaire qui débute l'ouvrage. Outre l'impérieux besoin des soldats de maintenir un lien avec l'arrière – nous y reviendrons, le *corpus* permet d'attester de la progression de l'alphabétisation et du français dans les masses paysannes et artisanes au début du xx^e siècle. Le français s'impose comme la langue de l'écrit sous la plume des poilus ordinaires alors que les campagnes sont encore majoritairement dialectophones à cette époque. L'article de Jean-Michel Géa « Le dialecte dans l'écriture de la guerre : la part absente ? » montre que « l'idiome de la petite patrie » ne perce que rarement et subtilement, sous forme d'interférences phonétiques, morphosyntaxiques ou lexicales⁴, dans la prose des soldats et de leurs interlocutrices. De façon contre-intuitive, le *corpus* témoigne du faible recours à la langue orale « usuelle, familiale et familière » (p. 54) pour conserver le contact avec les proches⁵ et montre un français en passe de s'imposer comme la nouvelle langue du quotidien. Elle est également pour les mobilisés un moyen de produire un *ethos* patriotique, une image de combattant ayant adopté la langue nationale comme langue de guerre. En creux, c'est l'efficacité de l'école qui fait coïncider « en un remarquable syncrétisme la francisation linguistique et nationalitaire des petits Français » (p. 65) qui est soulignée.

Reste que ce français, appris durant quelques années à l'école de la Troisième République par les épistoliers, fait montre d'un certain nombre de spécificités qui le distinguent du français des poilus plus lettrés. Le *corpus* rend compte d'une graphie des soldats ordinaires « loin des canons orthographiques » (Jean-Christophe Pellat, p. 67). Les scories repérées correspondent essentiellement aux zones de fragilités de l'orthographe française par ailleurs

4. Par exemple, les écrits des scripteurs attestent de processus de dénasalisation typique de l'occitan : ils écrivent « il la n'est » pour « il en est ».
5. Ce constat est d'autant plus important qu'on sait que les vernaculaires avaient cours sur le front où, logique régionale du recrutement oblige, des soldats originaires de mêmes endroits se retrouvaient.

bien identifiées (comme les accents, les accords nominaux et verbaux, les homonymes grammaticaux ou encore les formes verbales homophones /E/). L'étude syntaxique des écrits des tranchées, menée par Christel Le Bellec, révèle elle aussi une langue dynamique, marquée par des traces d'état ancien des normes françaises et celles d'un français avancé. Particulièrement, les textes des combattants s'écartent notablement des standards du français écrit par leur ponctuation, utilisée pour encadrer des structures, à la fois, au-delà de la proposition et en-deçà du texte (Agnès Steuckardt). La linguiste remarque ainsi que la ponctuation sert moins à structurer la syntaxe qu'à suivre, dans ce discours continu, le cheminement des pensées et des affects des scripteurs. Cette forme discursive est également analysée par Sonia Branca-Rosoff comme l'un des deux modes d'appropriation de l'écriture par les peu-lettrés. À côté d'usages respectueux du cadre épistolaire populaire, elle relève l'importance des « flux » verbaux ininterrompus qui renouent avec les habitudes du parler ordinaire (les expansions vers la droite par exemple). Davantage attestées dans les lettres affectives entre époux, ces pratiques rendent compte de la vocation première que les poilus confèrent à leur correspondance : celle de faire entendre leur voix au village, de construire et de conserver un lien avec l'arrière, de conjurer la mort par le simple acte d'écrire.

Et c'est là l'une des clefs de compréhension majeure de l'écriture des poilus ordinaires mises en évidence par plusieurs des études de l'ouvrage : le dispositif de communication incarné par la lettre importe davantage que le contenu communiqué (Florence Pellegrini). Ainsi l'étude textométrique menée par Giancarlo Luxardo apprend qu'en dépit de l'existence de deux types de discours structurant le *corpus* – d'un côté, la narration de la guerre et d'un autre, les mots du lien familial et régional – c'est le vocabulaire de la famille qui connaît les fréquences les plus élevées. À partir d'un autre constat, celui de la faiblesse du recours à l'argot dans les lettres, Nicolas Bianchi corrobore l'idée d'un primat des énoncés phatiques ; ces derniers étant moins le lieu de l'expansion d'un éventuel « parler de poilus populaire » que les énoncés relatifs à l'expression de guerre. Il en ressort que la correspondance des soldats peu-lettrés se saisit avant tout comme une écriture de l'intime, singularisée par une puissance expressivité de la « tragédie de l'absence », décrite par notamment par Chantal Wionet dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Sa raison d'être est avant tout phatique et performative : elle crée et perpétue le lien avec des territoires et une vie sociale et familiale que certains poilus n'avaient jamais quittés avant la guerre (Corinne Gomila).

A partir de cette multitude de points de vue sur le même *corpus*, l'ouvrage parvient finalement à baliser les grandes caractéristiques des échanges épistolaires des poilus : une correspondance à la fois banale et historique, relevant du dialogue intime avec une épouse et de la conversation sociale (avec la famille

élargie ou le voisinage)⁶ et ayant pour but premier de pallier l'absence, de lutter contre la « languitudo » ou encore plus fondamentalement de se faire savoir en vie. Autant d'objectifs qui deviennent de plus en plus impérieux au fur et à mesure que le conflit s'enlise et que se multiplient les grands massacres dont la bataille de Verdun en 1916 incarne le paroxysme⁷. C'est sur ce dernier point, à savoir l'analyse diachronique du *corpus* (qui gagnerait à être étendu au-delà de 1916) ainsi que sur la mise en place d'une comparaison inter-régionale plus systématique des lettres que se trouvent, nous semble-t-il, les prolongements les plus stimulants des futurs travaux de l'équipe.

Magali Guaresi

Université Nice Sophia Antipolis

Bases, corpus, langages (CNRS, UMR 7320)

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (EA 1193)

6. La contribution de Stéphanie Fonvielle dans l'ouvrage s'attache à décrire le rôle des femmes dans la transmission des nouvelles de guerre à l'arrière.
7. Dans son article sur les dénominations de l'ennemi, Nathalie Auger montre qu'au fil du temps ce sont moins les boches que les soldats français ont en détestation que la guerre elle-même.